

avec toute sa famille, sur le passage du Saint-Père qui imposa ses mains augustes sur la tête des deux jeunes enfants : Philéas et Pauline.

Ce frère Philéas, plus âgé qu'elle de deux années, compagnon de jeu de Pauline-Marie, exprimait, dès son jeune âge, son désir d'être *apôtre, martyr même*, tandis que Pauline-Marie disait à sa mère qu'elle voudrait avoir *un puits d'or* pour secourir les malheureux.

Lorsque vint l'époque de la Première Communion, Pauline-Marie fut placée dans un pensionnat à la montée de Fourvières ; elle accomplit ce grand acte de la vie chrétienne, le 16 avril 1812, dans la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste, avec les signes de la piété la plus parfaite, et, le même jour, elle reçut le sacrement de Confirmation.

Pauline-Marie avait une foi vive, une intelligence précoce, et elle apportait en toutes choses une exubérance de vie qui charmait ses parents, tout en effrayant un peu sa mère. Elle passa ses vacances de l'année 1812 à la campagne avec un de ses jeunes neveux, Pierre Perrin, fils aîné de sa sœur Sophie, à peine âgé de cinq ans : elle le menait à l'église du village et lui faisait faire de longues adorations, consacrant sa personne et celle de son neveu aux Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie. Cela fit une telle impression sur cette jeune âme que Pierre en retira la ferme résolution de ne vivre que pour aimer Dieu et Marie, et mourir plutôt que de pécher. Il entra, en effet, plus tard, dans la Compagnie de Jésus, partit en 1830 pour les Missions de Meduré (Indes Orientales), et y mourut le 19 août 1858, en odeur de sainteté.

En avançant en âge, Pauline-Marie devint une belle et grande jeune-fille. Dès l'âge de quatorze ans, sa beauté pure et caudide la rendait l'objet de l'admiration du monde qui lui prodigua ses louanges et cherchait à l'attirer. Un instant, ce monde perfide et l'amour humain semblèrent l'emporter, et Pauline s'abandonna à une affection permise, il est vrai, mais dont la violence troubla toutes les harmonies de son cœur. La lutte fut si violente, qu'en peu de mois la jeune fille était aux portes du tombeau. Sa mère, Jeanne Lattier, navrée du spectacle qu'elle avait nuit et jour sous les yeux, ma'ade des souffrances de sa fille thérie, succomba le 26 novembre 1814, tandis que Pauline agonisait. A cause de son extrême faiblesse, celle-ci n'apprit la mort de sa mère qu'un an plus tard.

L'année suivante eut lieu le mariage de Paul, son frère aîné. Pauline-Marie, complètement rétablie, y eut l'occasion de se livrer, de nouveau, aux plaisirs du monde, et se replongea dans les recherches de la vanité ; mais au fond de son cœur, la grâce ne cessait d'agir, et, après de longues heures d'étourdissement, elle se renfermait dans sa chambre et y versait des torrents de larmes. Comme elle n'avait personne à qui s'ouvrir, elle cherchait en vain, et-t-elle dit plus tard, « la paix et le repos qui ne se trouvent, pour le chrétien, qu'au degré de détachement où Dieu l'appelle. »

Une circonstance fortuite la mit sur la voie tant cherchée.

Un matin que sa sœur aînée, Sophie Perrin, s'était rendue à l'église pour parler à son confesseur, elle ne le trouva point ; elle s'adressa alors à un autre ecclésiastique et le pria de la *réconcilier*. « ayant été au spectacle la veille. » Madame, répondit le prêtre, ce n'est pas une réconciliation, mais une véritable confession qu'il vous faut faire. Parmi les sages conseils qui lui furent donnés, elle remarqua particulièrement celui-ci : Une chrétienne ne doit jamais aller au spectacle pour son plaisir ; elle ne peut s'y montrer que si son